Document generated on 06/29/2025 11:40 a.m.

Ciné-Bulles
Le cinéma d'auteur avant tout

Underground d'Emir Kusturica

André Lavoie

Volume 18, Number 3, Spring 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/33507ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lavoie, A. (2000). Review of [*Underground* d'Emir Kusturica]. *Ciné-Bulles*, *18*(3), 39–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Underground d'Emir Kusturica

PAR
ANDRÉ LAVOIE

Ses détracteurs le surnomment le «Tarantino serbe» mais, contrairement à l'enfant prodige du cinéma indépendant américain, Emir Kusturica n'a rien d'un grand dadais élevé à l'ombre des centres commerciaux et gavé de films de série B. Plutôt que Jimmy Carter et Ronald Reagan, il a connu Josip Broz Tito et son communisme «flexible» pour un pays qui ressemblait, sans que personne ne le sache, à une marmite dont le couvercle était sur le point de sauter. Né à Sarajevo, étudiant en cinéma à Prague et maintenant établi à Paris, le réalisateur de **Papa est en voyage d'affaires** (1985) et du **Temps des Gitans** (1988) demeure l'un des observateurs les plus critiques et les plus iconoclastes de cette ex-nation en forme de courtepointe décousue que fut la Yougoslavie.

«Scènes de la vie...

Ses admirateurs, tout aussi nombreux, voient plutôt en lui un «Fellini des Balkans», un réalisateur outrancier qui ne recule jamais devant un symbolisme surchargé et des personnages aussi cupides qu'ingénieux. Sa manière de voir et sa façon de tourner auront sans aucun doute atteint un véritable sommet avec **Underground** (1995), son œuvre la plus coûteuse et la plus ambitieuse.

Le film fut tourné quelques années seulement après l'éclatement de la Yougoslavie (Sarajevo représente toujours la ville martyre de cette guerre), dont les conflits se poursuivront jusqu'à aujourd'hui avec le drame du Kosovo. Sous ses allures grand-guignolesques, **Underground** dénonce les égarements du communisme et fait voler en éclats le mythe voulant que le pays ait pu constituer une fédération exemplaire, où les différents groupes ethniques auraient vécu en parfaite harmonie. Plus de dix ans après la mort de Tito en 1980, le mythe s'est effondré comme un château de cartes pour faire des Balkans l'un des principaux théâtres de la grande barbarie des années 90 — qui ne sera égalée en violence que par les batailles particulièrement sanglantes du Rwanda.

Ce que les critiques nord-américains reprocheront surtout à **Underground**, outre sa longueur (260, 192 ou 167 minutes, selon que vous l'ayez vu à la télévision, à Cannes ou dans les salles commerciales...), concerne les nombreuses références à l'histoire de cette région tourmentée, théâtre de bien des guerres et lieu de passage de plusieurs peuples. Au-delà des clins d'œil qui auront alimenté la polémique en Europe (on a qualifié le film de pro-serbe parce que Kusturica y insère des bandes d'actualités où des Croates accueillent les nazis comme des libérateurs), le film affiche l'ambition de présenter 51 années d'histoire de la Yougoslavie, de l'invasion allemande avec le bombardement de Belgrade en 1941 à l'éclatement du pays en 1992.

... de sous-sol»

Puisque Tarantino et Fellini ne sont jamais loin chez Kusturica, **Underground** se présente aussi comme le récit invraisemblable de deux amis dont l'un profitera largement de la naïveté de l'autre en l'enfermant, lui ainsi que sa famille et pas mal d'animaux plus ou moins domestiques, dans un sous-sol sinistre: on cultive le mythe que la Seconde Guerre mondiale s'éternise depuis des décennies. Malgré l'absurdité d'une telle situation (et une métaphore assez lourde sur la soumission passive de tout un pays), ces joyeux lurons qui fabriquent des armes et lèvent le coude sans se faire prier ne distillent pas une once d'ennui, le tout scandé d'une musique délirante et d'images fortes: un zoo bombardé, un fauteuil roulant en flammes, une jeune mariée en lévitation...

Les tensions graves et les conflits meurtriers semblent indissociablement liés à l'histoire de cette région d'Europe, perpétuelle poudrière. Parlez-en à François-Ferdinand d'Autriche, lui qui, assassiné en 1914, déclencha bien malgré lui quelques petits problèmes pour les quatre années suivantes... Winston Churchill avait bien raison de dire que «les Balkans produisent plus d'Histoire pour ce qu'ils sont capables d'en consommer». Mais cela ne les empêche pas aussi de produire de bons cinéastes, et Emir Kusturica est de ceux-là. ■